

Inspiration sans scrupule

Suzanne Myre

Number 57, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Myre, S. (2001). Inspiration sans scrupule. *Brèves littéraires*, (57), 63–69.

SUZANNE MYRE

Inspiration sans scrupule

Jamais vous n'avez demandé ni même souhaité devenir écrivaine. Ça vous est tombé dessus, comme une punition. Il existe, vous en êtes convaincue, de meilleures façons de vivre sa vie que de se terrer dans un coin d'appartement à espérer la saloperie de muse. Regrettez une énième fois de ne pas être une fille ordinaire, style secrétaire, avec des talons, une jupe, une coiffure, un chemisier de soie rose. Quelque chose comme ça, posséder une allure conventionnelle, un métier honnête qui ne vous donne pas envie de vous suicider à tous les coins de rue en vous jetant sous un camion-remorque les jours où l'inspiration se tient coite. Taper des lettres, les remettre à un patron typique qui ne vous regarde qu'après avoir regardé l'horloge pour s'assurer que vous n'avez pas triché sur votre pause-café, frotter vos orteils trop serrés dans vos escarpins en dépouillant le courrier, quitter le bureau une minute avant l'heure, rejoindre un amoureux qui vous attend en voiture dans le parking, n'est-ce point là synonyme de bonheur et de salaire honorablement gagné ?

Grattez-vous la tête, sentez-vous misérable ainsi prostrée devant votre ordinateur, et demandez-vous si vous ne devriez pas capituler et vous présenter au bureau de l'assurance-emploi tandis que vos prestations sont encore actives, question de voir s'il n'existe

pas un programme spécial pour les ratés du millénaire comme vous. Quémandez un projet de recyclage pour vieille croûte déclassée par la nouvelle technologie, suppliez qu'on vous remette à jour en vous branchant sur un programme de secrétariat informatisé, de technologie du bâtiment, esthéticienne robotisée, n'importe quoi. Bon, ça suffit, giflez votre joue droite (pas trop fort vos vaisseaux sanguins sont délicats), une technique bancaire mais efficace pour vous rappeler que vous êtes dotée d'un talent rare et inestimable et qu'il serait péché de le négliger (« *I am an* artiste », dites-vous avec un chic accent français à qui veut vous entendre lorsque vous êtes ivre) ; le sort vous a choisie, c'est ainsi, par l'écriture et pas autrement, que vous changerez la face du monde et émergerez de votre grimace permanente. Sortez donc prendre l'air, allez dans le parc, peut-être y rencontrerez-vous le premier mot de votre prochain chef-d'œuvre.

Il y a des chiens partout, et ce qui s'ensuit : crottes et maîtres. Grosses crottes et petits maîtres ; vous marchez dans une et foncez dans l'autre. Un type rachitique affublé d'un béret idiot et d'un sac en plastique blanc froissé à la main. En réprimant la rafale de mots qui vient tout naturellement à votre esprit, vous vous escrimez à gratter de votre semelle ce qui aurait dû se trouver dans le sac. La merde s'est infiltrée entre les rainures, il faudra un coton-tige pour enlever tout ça. Vous pestez. Le type se retient de rire, c'est visible. Essayez de vous retenir de le frapper. Son gros chien préhistorique rôde autour de vous, il s'intéresse à votre califourchon. Les chiens s'y intéressent toujours plus que les hommes, dirait-on. Ignorez le

dingue à béret qui pouffe au lieu de s'excuser, et poursuivez votre chemin en prenant un air digne. Tentez une démarche naturelle tout en mettant plus de poids dans votre pied droit pour le frotter contre l'herbe, histoire d'enlever le plus de merde possible. Vous avez l'air d'effectuer une sorte de petite danse « hommage à la terre » mais tant pis. Vous n'avez pas envie de laisser dans votre sillon une odeur infecte qui vous donnerait une réputation merdique.

Prenez l'allée de gravier près des arbustes qui clôturent le parc ; la poussière et les petites roches qui roulent sous vos semelles finiront de les nettoyer. Levez la tête, appréciez le chatolement complexe des feuilles dans les arbres colorés par le soleil de midi, les écureuils voltigeant comme des acrobates de branche en branche, les oiseaux gazouillant un chant compliqué. Demandez-vous pourquoi votre vie n'est jamais simple. Demandez en même temps aux dieux de l'inspiration de vous tendre les bras et de vous emporter loin du cimetière des mots perdus où vous errez, désespérée, depuis une semaine déjà. Quêtez une réponse, essayez d'entendre une voix qui dit des choses exotiques « pléthore... breloque... alpage... inique... gousse... », concentrez-vous sur le bruit de la « garnotte » sous vos pas. Fermez les yeux à demi. Cette sonorité singulière vous emmènera peut-être sur un chemin fertile en idées... Il ne faut rien laisser au hasard, ne rien négliger.

Asseyez-vous sur un banc, à proximité de ce couple qui échange des bouts de leurs sandwiches. Sortez votre carnet d'écrivain et notez sans exception tout ce qui parvient de leurs bouches à vos oreilles. « Tu

as mis trop de moutarde... as-tu rincé le céleri avant de le couper, tu ne le fais jamais et on avale des tas de produits chimiques... ton jupon dépasse un peu... j'aime pas quand tu mets la tranche de fromage entre les feuilles de salade... ». Changez de place, aucune chance d'illumination ici.

La vue des sandwichs trop-de-moutarde vous a ouvert l'appétit. Dirigez-vous vers le supermarché, cette grande surface propre et alléchante où ventre affamé élimine tout discernement. Reconnaissez avoir fait une erreur : il ne faut jamais entrer dans une épicerie le ventre vide si votre portefeuille l'est tout autant. Tout vous tente, de la conserve à la botte de persil. Votre panier est rempli le temps de le dire, mais de façon très originale : vous avez classé les aliments par ordre alphabétique. Évidemment, personne d'autre que vous ne le sait. Piquez une course dans l'allée des desserts, pour les voir le moins possible. Ce que vous voyez par contre, c'est votre ex qui se frotte contre sa nouvelle acquisition, une blonde juchée sur des sortes de tours Eiffel (c'est elle qui aurait dû « piler » dans la merde avec ça), juste en face du rayon des biscuits, là où vous escomptiez tout de même faire un arrêt. Les roulettes de votre panier font un train d'enfer, on dirait un convoi de marchandises qui déraile, tous les regards se tournent vers vous, surtout *le sien*. « C'est bien toi ça, incapable de passer inaperçue. Je suppose que tu as tout classé de A à Z ? » Rougissez, évitez de regarder la grande perche et faites-lui du « comment ça va ? » comme si de rien n'était. Essayez de ne pas vous demander comment il se fait qu'il se retrouve avec une fille de ce genre après avoir passé un an avec vous. En

lorgnant l'attifement sophistiqué de la poulette, ne cherchez pas à vous souvenir qu'il critiquait sans cesse votre manière de vous vêtir, de ne pas vous coiffer, d'envisager votre « carrière ». Sans aucun doute, elle est mannequin pour *Zellers*, ou démonstratrice au rayon cosmétique d'un grand magasin *cheap*. « Alors, tu essaies toujours d'écrire ? » Dites-lui que oui, que ça marche, montrez-lui comme preuve votre panier rempli à craquer de victuailles (espérez qu'il ne remarque pas que tous les produits sont estampillés de l'étiquette rouge « Spécial ») et faites la fine : « Et toi, ta petite et moyenne entreprise, toujours petite ou maintenant moyenne, ah ah ? » « Mets-en que ça marche, j'ai dû prendre une employée ». Il pointe la pimbêche qui s'est éloignée et qui fait mine de s'intéresser aux purées pour bébés. « Ah oui ? Et à quoi elle sert ? Te donner des orgasmes en fin de journée ? » Vous êtes enragée. Dire que vous étiez contente d'être débarrassée de cet empêcheur d'écrire et que maintenant, vous êtes horripilée devant le fait qu'il vous ait déjà remplacée. « Écoute, je pense que j'ai le droit de faire ma vie comme je veux et si tu es frustrée, toi, c'est plus mon problème ». « Ah parce que tu admetts que si je l'étais, c'était *ton* problème ? T'as raison ! Tu me tirais toute mon énergie avec tes critiques, ton ambition personnelle, tes projets, j'arrivais pas à me concentrer pour écrire, tu as retardé ma carrière ! » Voilà, vous êtes en train de faire une folle de vous et devant public. C'est fou ce qu'il y a du monde qui fait son épicerie sur l'heure du dîner. « Ta carrière ? Parlons-en ! Elle est bonne celle-là ! La moitié du temps sur le chômage à te plaindre devant ton ordinateur,

ordinateur que j'ai financé d'ailleurs, le reste du temps à te plaindre encore de devoir travailler au salaire minimum, que je suis un mauvais amant, que je te coupe l'inspiration... » « Ah tu remets ça encore, l'histoire de l'ordinateur ! C'est bien de toi, espèce de *cheap* ! J'en ai assez entendu. Je te souhaite bien du bonheur avec ta guerrière Viking teinte en *l'Oréal* numéro 32 ! » Poussez-vous vite de là avant qu'il remette ça, vous savez très bien que vous êtes en train de perdre la face et qu'il est meilleur en argumentation que vous.

Roulez en deuxième vitesse jusqu'à la caisse et présentez votre carte de guichet automatique d'une main tremblante. Vous détestez la chicane, bien que vous adoriez la provoquer. Elle est une source d'inspiration inouïe. Le poids de vos trois sacs étire vos bras jusqu'aux genoux, ça ne fait rien, vous courez plus que vous ne marchez vers votre appartement.

Et là, enfin, délivrance ! L'élastique qui retenait l'inspiration s'est détendu. Vous écrivez : l'histoire vraisemblable d'une pauvre fille victime d'une relation chaotique avec un type radin, macho, éjaculateur précoce et dévoré par l'ambition, qui l'empêche de se vouer à sa carrière d'écrivaine célèbre et qui, de surcroît, la trompe avec une prostituée de luxe assez laide mais lubrique qui se nourrit de purée pour bébés.

Les dieux de l'écriture sont de votre côté, le démon de l'inspiration s'est définitivement emparé de vous, vos doigts sont comme fous sur le clavier financé par le type de l'histoire. Ne vous souciez surtout pas des aliments qui croupissent sur le comptoir ; avec

ce succès littéraire assuré, vous pourrez bientôt acheter sans hésiter tout ce que vous désirez sans que votre panier d'épicerie ait à rougir des étiquettes. Et oubliez le grippe-sou rencontré à l'épicerie avec sa catin montée sur des échasses : ils n'en valent pas la peine.